

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADEON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouilleur et gouilleur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLÉMATIQUES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE . . . id.
JÉRÔME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arsenal de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour satisfaire aux nombreuses demandes d'abonnement qui nous sont adressées de toutes parts, nous nous voyons obligés d'enfreindre un des articles de notre programme.

A partir du premier janvier, nous recevons, des départements seulement, des abonnements de 6 mois au *Journal de Guignol*, au prix de 4 fr. en bons de poste.

Et pour faciliter la vente à MM. les libraires du dehors, nous leur ferons des expéditions de 10 exemplaires avec les remises d'usage, payables de trois mois en trois mois et d'avance.

Un dépôt du journal a été établi à Paris, à la librairie Calvet, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.

VINGT-NEUVIÈME

AUX GONES DE LYON

Je n'avais ben envie c'te semaine, z'enfants, de laisser ma navette à blagues pioncer son quartier dans le quartier de la lantibardanerie; c'est pas que je soye fagnant, seulement je vous agrafe tous les lundis matin une flème que me coupe les flancs et que me tiens jusqu'au samedi soir. Mais velà-t-y pas un M'ssieu qu'est venu me chapoter le 'casaquin avec une lettre arnonyme. Ah! nom d'un rat, ça m'a fait l'effet d'un escorpion que m'aurait marché sus les agassins; au diable la fagnantise; faut que je l'applatisse, le gone!

Velà ce qu'y m'écrivit :

« Monsieur le rédacteur en chef du *Journal de Guignol*, dans votre dernier numéro, vous blâmez l'auteur des *Origines du Théâtre de Lyon* de n'avoir pas parlé des marionnettes; permettez-moi de l'en féliciter au contraire et de ne point partager votre sentiment. Quel intérêt peuvent avoir de grossières poupées de bois manœuvrées au bout du pouce? Placées au dernier échelon de l'art, c'est leur accorder trop d'importance que de leur donner place dans l'histoire du théâtre, et mêler leurs dénominations triviales et populaires au nom illustre du père de la Comédie française serait une profanation... »

Tez, tez, tez... quelle platine! comme y vous pince de l'épitécte, de l'anégorie et de la méraphore; que ça serait chenu si c'était pas tout de bêtises et de menteries.

Disez donc, M'ssieu, c'est y vrai pour de bon que vous débinez comme ça les marionnettes? Vous avez pas honte de déchicoter la réputation de vos semblables? Ah! te trouves que Guignol, Cogne-Mou, Claque-Posse, c'est de noms populaires et te les méprises à cause de ça!... Qué donc que t'esses, toi? T'es p'têtre parent au cheval de bronze, espèce de bourrique; appone donc ta signature pour voir si t'as raison de débiner ces noms triviaux. Te nous chantes encore que c'est z'une profanation de manigancer le nom de Guignol avec cui-là du p'pa Molière! Te sais donc pas que nous sommes parents, vu que le frère de la tante de l'oncle de son grand-père maternel n'était l'oncle du cousin de la grand'm'man paternelle de l'arrière grand-père de ma grand'm'man à moi. Hein! qu'en dis-tu? Te sais pas seulement les généalogies, et te veux parler du monde!... Comme si le p'pa Mo-

lière n'avait pas été grand-lié avec les Guignolets d'autrefois, que lui ont repassé un tas de rebriques qu'y fourrait dans ses pièces pour faire rire. C'est lui que ferait ben un fameux rédacteur dans mon journal; y vous avait un moulinet de picarlat qu'applattissait ben joliment les pillandrins et les vantards; y les épargnait pas, le gone; aussi, que les *Salut* et le *Progrès* de son temps l'appeliont histrion, marchand de scandale, et vous l'auriont ben envoyé à la police correctionnelle si elle avait z'éété inventée, et que même y vouliiont pas qu'on lui donne d'eau bénite quand il est mort, pace qu'y z'étiiont de parpaillots et que lui n'avait fait voir toutes leurs boimeries sus le théâtre. Heureusement que gn'y avait un mami qu'avait pas de miel aux z'œils, et que vous avait une perruque que faisait trembler tout le monde, nom d'un rat! c'est lui que les protégeait, tout comme moi, les bons zigues d'à-present et ceusses qu'ont la conscience blanche comme un claquere que me parent des grafinements des poutrônes et des piqueurs d'once.

Te vois ben maintenant que gn'y a de joignements entre moi et le p'pa Molière; va donc apprendre ta leçon, grande bugne.

Et pis, c'te bêtise de se fichier des marionnettes de bois! est-ce qu'elles valent pas les marionnettes de viande, p'têtre? Quelle différence n'y a sapristi? Rien qu'une: que c'est de bons z'enfants, francs comme l'or, pas bêtes, pas riches, mais le cœur sus la main, ceusses que manœuvrent les poupées de bois au bout de la pogne, au lieu que les autres c'est les sept péchés capitaux que les font marcher, velà tout; gn'y a pas de quoi tant blaguer.

Ça empêche pas que je voudrais ben savoir le

Le siècle des lumières et du progrès (rien du journal de MM. J. P. et L. J.) n'a nul besoin de s'inquiéter de son avenir. Hier on nous dotait d'un grand musicien, demain ce sera d'un poète auprès duquel Homère et Eschyle ne seront que de petits Gagne, aujourd'hui c'est la statuature qui doit s'enorgueillir.

Il vient donc de paraître un nouveau Michel-Ange. La nature, il est vrai, a laissé près de cinquante ans son sujet dans l'oubli. Mais avec combien plus de force et de talent ne s'est-il pas révélé.

Reste-à-Terre voit un bloc de terre informe; aussitôt sa droite s'est armée d'un clou, de sa gauche saisissant un marteau, il frappe et frappe encore. Il étonne la pierre et s'étonne lui-même, et, dans le ravissement, comme l'âne de la fable, il s'écrie :

Eh! je joue aussi de la flûte.

Ami Guignol, hâte-toi, fais-toi inscrire, tu as sous la main le seul artiste capable de faire ta statue, ses œuvres en font foi. Jusqu'à ce jour, si personne n'avait osé se mettre sur les rangs, lorsque les concitoyens voulaient l'ériger un monument, c'est que tous voyaient poindre à l'horizon la brillante étoile de Reste-à-Terre.

Mais laissons parler les écrivains sérieux :

« Il (Reste-à-Terre) n'a pas demandé tout d'abord à la science l'étude des notions de l'art, il s'est révélé artiste d'un seul jet. La flamme était en lui. Elle brûlait sans doute silencieusement à l'intérieur depuis longtemps, quand un jour il s'en échappa une étincelle au dehors. Le lendemain l'étincelle

« était foyer! Quelques coups de marteau sur une pierre brute « avaient suffi pour donner à l'artiste sa mesure et sa voix. »

Donc, à partir d'aujourd'hui, il n'est plus besoin d'étudier pour savoir, au contraire. Cela fait si bien dans un compte-rendu de dire, que l'homme-artiste qu'on présente n'a jamais rien appris. Et l'on ajoute sur son enseigne: Blague-Fort, artiste électrique, breveté s.g. d.g. Attention, la grosse caisse bat. Approchez, vous tous qui passez, et écoutez. Je suis au monde pour moraliser les masses; rien pour la caisse!

Oui, messieurs, à la porte on ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.

« Déjà la baraque de notre nouveau Phidias s'emplit de cinquante ouvriers, dessinateurs, statuaires, ornemanistes, maîtres ou apprentis.

« Le positif, c'est qu'on se trouve dans une atmosphère toute imprégnée d'un souffle artistique. Cet atelier, on le reconnaît de suite, n'obéit pas à une idée d'industrie ou de mercantilisme; il a sa raison d'être dans une pensée plus haute, complètement dégagée de la question de gain. C'est la propagande de l'art, désintéressée de toute préoccupation commerciale. »

Allons, Bilboquet, plus fort que cela! tu ne persuades pas assez le public. Prouve-leur que tu es assez riche pour payer ta gloire.

« La maison autrefois si calme, si paisible au milieu de son petit enclos, ne cesse d'être troublée maintenant par le bruit cadencé des nombreux ciseaux mordant à l'envi sur le marbre sonore ou par le grincement monotone de la scie tranchant d'énormes

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAUBES LYONNAIS

Reste-à-Terre

Chaque jour les écrivains de la presse sérieuse, ceux qui, sourient dédaigneusement aux petits saltimbanques de la petite presse, mettent au monde des monstres soit dans la littérature, les sciences ou les arts.

On n'a jamais fait attention à ces éclosions clandestines et avec quels soins ces écrivains poussent leurs sujets au détriment de ceux qui ont le mérite réel.

Reste-à-Terre est une de ces plus récentes productions. Ses parents l'avaient destiné à une carrière. Il fut même, il est peut-être encore je ne sais plus quoi: Rien, moraliste ou marchand d'habits; mais sa première profession n'est plus qu'au second plan.

Un jour les cieux s'entrouvrirent, un éclair sillonna la nue, et une étincelle heurtant ce cerveau avide peut être de fausse gloire, peut-être aussi de fortune, la réclame aidant, voilà une nouvelle vocation à notre héros.

Battez tambour! sonnez trompettes! cloches dondenez vos plus joyeux carillons! Noël! Noël! il vient de surgir un prodige!

nom à ce M'ssieu tout de même. Ben sûr que c'est pas çui-là qu'a fait le livre que li a donné c'te commission, y n'est pas si bête ; et pis y sait parler à lui tout seul, on lui a ben coupé le fil, preuve qu'y n'est patenté pour jouer du batillon dans la boîte aux jugements.

Allons, pauvre vieux cavet, te mêles pas de défendre les avocats, y te paieront pas, et pis ne cogne plus les marionnettes que pourrions te cabosser ta famille.

* *

Maintenant, z'enfants, qu'en velà encore un de rincé, je remonte dans le gerlot pour prêcher de littérature comme dimanche d'arnier. C'te fois ça sera de théâtre : mes artignols de rédacteurs ne savent pas faire ; y font rien que parler des Célestins et du Grand-Théâtre, y z'en sortent pas. Je n'ai pourtant par la ville une tapée de petits cousins que me font joliment honneur et que jouent la comédie un peu bien, faut ben que je les protège. L'autre jour, j'arrape frère Jacques, et je li dit : Le papa Villeme vient de monter une pièce toute neuve, n'oublie pas d'en faire de tartines pour les gones que me lisent, y sont de fins gourmands que connaissent ça qu'est bon, ça leur donnera envie de relischer la rotie tout entière. Y m'y a ben promis, le farceur, mais je t'en fiche, pas plus de tartine que sus l'œil.

Avec ça que n'y a aussi toute espèce d'autres spectacles que faudrait ben annoncer ; comme dimanche, que gn'y avait Mam'zelle Linowska et M'ssieu Lançon, que fesient assant chacun de leur côté. C'est moi qu'était embêté, c'était à la même heure, je savais pas auquel aller. Je n'aurais ben voulu voir c'te demoiselle s'aligner avec un dragon, y disent qu'elle vous torche son homme de première main ; tout de même ses cotillons ça doit la gêner pour se fendre, mais je n'y ai pas vu. J'ai été à St-Pierre, à la représentation de M. Lançon. Je m'imaginai censément que la *Race Latine* n'était z'une gaillarde qu'avait fait de gognandises et qu'y n'allait la défendre ; vous savez ben que ce M'ssieu Lançon n'est chargé de faire reluire l'innocence de ceusses que font de z'anicroches à la morale et qu'y s'en tire un peu bien, allez ; y vous montre que quand bien même on la pitrognierait ben un peu c'te morale, gn'y a pas de quoi fouetter un chat. Mais c'te fois c'était pas ça : y paraît que la *Race Latine* c'est pas une poutrône, c'est vous, c'est moi, c'est toi, c'est lui, c'est nous tous, et que nous sommes la *Race Latine* parce que nous parlons français.

Ça je l'ai pas compris, ni tout ça qu'il a dit ; y nous a fait un patrigot des Pères Capucins d'au trefois, des Américains d'aujourd'hui. Y paraît que

« blocs de pierres. Il (Reste-à-Terre) ne s'est réservé que le strict nécessaire pour son logement. Tout le surplus de l'habitation, les hangars, la cour, une bonne partie du jardin, sont transformés en chantiers de travail, qui ne chôment jamais, tant les commandes abondent. »

Après une pareille péroraison, qu'on vienne dire que ce n'est point là une vocation désintéressée.

Jusqu'à ce jour, j'avais cru que pour faire un artiste il fallait des études. Ignare, va ! on apprend à faire du mortier, du pain ou des engrais ; mais pour la musique, les sciences, la poésie ou les arts, fi donc ! le génie supplée à tout.

Ah ! le génie !!! le génie ! oh !!! et l'idéal !!! puis encore le spiritualisme !!! Tout est là. L'étude, c'est le matérialisme ! horreur !!!

Pour en revenir à notre héros, le voilà aujourd'hui, de par la réclame, un artiste hors ligne. Il ne sait rien ; mais il en récoltera les fruits, et, malgré son désintéressement, la fortune lui arrive, tandis que les artistes sérieux qui travaillent et cherchent à progresser végètent et sont tourmentés par ceux qui devraient les encourager et les soutenir.

On s'étonne ensuite que tout soit en décadence, que l'homme de cœur se décourage et renonce à une lutte dans laquelle il s'use inutilement sans profit pour ses concitoyens sans gloire pour lui. Que les hommes sérieux écoutent donc quelquefois la marotte de la Folie, elle leur donnera souvent de sages avis.

CLAUDE-POSSE.

tout ça aussi c'est la race latine. Je sais pas rien si c'est vrai, mais on m'a dit que les conférences c'était comme les opéras : les paroles ça veut rien dire, gn'y a rien que l'accompagnement qu'est la représentation. Y m'a bien amusé tout de même ; y fallait voir comme y n'ouvrait le portail, comme y relichait les verres d'eau sucrée, et comme y me faisait aller ses abbatis ; y se donnait d'air au vieux télégraphe de St-Just ; les saints de plâtre que sont dans la salle n'étaient tout étonnés. Et dire que c'est gratis de z'arreprésentations comme ça ; vrai, c'est pas cher, c'est pour rien quasiment.

* *

Attention, les gones, passez-vous le torchon sur le bec, velà le fricot que s'amène.

Je vous disions donc tout à l'heure que gn'avait une pièce neuve de montée, en rue Corche-Bœuf, que s'intitule *Les amours de Guignol* (avec la Louison, s'entend, pas rien avec des pillandres), *ses voyages et sa postérité*. Gn'y a neuf tableaux tous neufs, là-dedans. Le premier areprésente le Gourguillon avec le *café du Soleil*, ça vous donne soif tout de suite ; le second, un harem, pas un harem sauret, un harem ture c'est ben autre chose ; là qu'on voit le dey d'Alger avec son fameux éventail, qu'est obligé de se donner d'air parce que les Français lui flanquent une dégelée de coups de canons ; dans le troisième tableau c'est les pyramides d'Égypte et le désert, et pis un chameau que se dispute avec Guignol parce que mon cousin veut aller en avant et que l'autre, que se tient toujours en arrière, voudrait faire mettre Guignol à l'ombre ; après ça, ça fait un changement, Guignol s'escanne dans le pays des engelures ; y n'y fait froid, allez, à preuve que c'est en Russie. Pis après y a les inondations de 1840, et pis un tas d'affaires, je peux pas tout vous dire ; y faut voir ça, faut surtout y entendre. Faut ben vous dire aussi que mon cousin n'est un vieux l'ami du papa Mourguet que l'y a laissé sa platine en héritage. Y vous détrancanne de z'histoires que n'y a que lui que peut les inventer ; avec ça que c'est un gône qu'a de l'éducation, que fréquente les gens de lettres et les artisses. Et pis y a aussi Gnafron qu'a de z'espressions choisies, il a fait de z'études scientifiques et médicales. Dans c'te pièce j'vas vous raconter, de fil en aiguille, une maladie qu'une de ses connaissances a inventée, même qu'elle en est morte. Et que c'est pas une petite fièvre, un choléra de rien du tout, une maladie de pauvre, c'est une affaire bien emberlificotée ousqu'un médecin que saurait s'y prendre n'aurait gros d'argent à gagner. Velà l'histoire : C'était un regroleur qu'était mort d'une enquiloise à la cheville en se fichant de zognes sur le genou. Ça li avait déclaré une fièvre stiphoidé qu'il n'en a eu l'épine dorsaque dérangée, que li a donné un transport au cerveau que ça a fait qui n'en avait un anévrisme à la clavicule que ça fait que la ptisie du mollet gauche s'était portée à la cintième région du poumon droit et que la portion nasivale n'était morte de décrépitude parce que la septième partie du troisième dessous de l'occipupe n'avait pas reçu d'arrosement nutritif et s'est porté sur la verrue qu'il avait au petit doigt de la main droite, que l'avait fait éclater, n'avait rejiclé sur l'engelure du pied gauche et était remontée à la pomme d'Adam. Voilà ce que n'avait fait le crève-ment. *Fimus coronis opat.*

Hein ! faut pas être borniclasse pour deviner de maladies comme ça ; je voudrais ben encore y voir la Facurté toute entière si elle s'en dépiautrerait.

Là dessus, z'enfants, faut que je m'esbigne ; mon cousin n'a agraffé une atteinte de voix c'te semaine à force de piailler, je l'y ai promis de le remplacer aujourd'hui ; faut pas rien que je fasse manquer l'arreprésentation ; j'ai rien que le temps de faire friser mon sarsifix pour paraître honnêtement sus la scène. Vous viendrez ben, je pense ; vous verrez que si je sis critique, je sis aussi bon

acteur. N'oubliez pas de claquer au moins, de l'cher dur, ça éclairci les quinquets.

A ce soir, les gones, rue Corche-œuf, mimero 18
GUIGNOL.

GUIGNOL PELERIN

Notre héros, bâton en main, sac au dos, guêtres bouclées jusqu'au dessous du genou entre chez Gnafron ; celui-ci le regarde avec ébahissement. Deux larmes perlent sur les joues de Guignol.

GNAFRON.

Tudieu ! quelle équipée ! où vas-tu donc Guignol ? On dirait d'un oiseau prêt à prendre son vol ! As-tu mis dans ton sac ton ballon, ou des ailes ? Non... je te vois guêtré comme ces demoiselles Qui, pour se donner l'air crâne de nos troupiers, Dans des bottes de veau cachent leurs petits pieds.

GUIGNOL.

J'ai repris le bâton noueux du vieil Homère : A ma ville natale, à cette brave mère, A mes concitoyens j'adresse mes adieux.

GNAFRON.

Pars-tu pour la contrée où naquirent les dieux ?

GUIGNOL.

Je pars pour le pays où la lumière brille, La lumière morale.

GNAFRON.

Enfant ! c'est une anguille Qui glisse dans les mains, qu'on ne peut retenir.

GUIGNOL.

D'un pas ferme et hardi, je vais où l'avenir Vagit dans son berceau pour éclairer le monde, Pour transformer en foi le scepticisme immonde. Je vais où Dieu répand ses effluves d'amour ! Je laisse votre nuit, et vais chercher le jour.

* *

Croyant à la vertu, comme font les novices, De mon bâton brutal j'ai frappé sur les vices ; Mais ils sont cuirassés comme les vieux Romains, J'y brisai mon bâton, j'y fatiguai mes mains.

* *

L'athéisme est partout, il gouverne la terre Et règne en souverain ; son souffle délétère, Infesté comme l'est le souffle du poureau, Vous gangrène le cœur du jeune être au berceau. On disait autrefois : Dieu ! que l'enfance est belle A baiser les enfants aucun n'était rebelle ; Maintenant le virus a passé dans leur sang, Le premier pas qu'ils font n'a plus rien d'innocent. C'est que l'exemple est tout, et les vices du père Se glissent dans le germe en venin de vipère, De sorte qu'à présent les enfants sont des vieux Qui n'ont plus rien du ciel au foyer de leurs yeux.

* *

L'athéisme, en chassant la foi de la planète, Sur notre sphéroïde a fait la place nette ; Et puis le scepticisme, et le doute avec lui, Ont apporté la mort où l'amour avait lui.

* *

La matière partout prend des forces nouvelles,
Mais l'esprit s'amoindrit et l'âme perd ses ailes.
Vers un luxe effréné de sensualité
On court tendre les bras à l'immoralité.
A cette heure le but de l'homme et de la femme
Est d'enrichir le corps en appauvrissant l'âme.
C'en est fait, tout se meurt ! L'égoïsme brutal
Au front du moribond pose un cachet fatal.
Croyant voir ici-bas la fin de toute chose,
On a dit que la tombe est une porte close
Où l'espérance est morte, où les morts sont bien morts ! ..
Volez, assassins, sans craindre les remords :
La vie est brève, allons, jouissez de la vie !
Satisfaites en tout vos désirs, votre envie
Sans vous préoccuper des souffrances d'autrui,
Puisque lorsqu'on est mort tout est fini, détruit.

*
**

Devenons positifs, rions de qui nous aime
Aussi naïvement et n'aimons que nous-même !
Aimons l'or, les plaisirs, aimons la lèvre en fleur,
Mais étranglons l'amour qui fait battre le cœur.
Que nous veut-il, cet hôte aux mains impondérables
Qui s'en vient nous prêcher l'amour de nos semblables
En nous parlant d'un ciel qui n'a point existé ?
Dans notre courte vie est notre éternité !
Cueillons l'heure fleurie et moquons-nous de celle
Que nous n'entendrons plus dans la tombe éternelle.
Chacun pour soi, chacun chez soi, — mot profond ! —
Et le droit de vider sa coupe jusqu'au fond,
Toute la vie est là ; laissons les imbéciles
Croire au bonheur d'en haut ; ces leurres sont faciles,
On a créé l'enfer et fait le paradis,
Le séjour des élus et celui des maudits ;
Il faut bien amuser la pauvre race humaine !
C'est par des fils dorés qu'on la bride et la mène :
Notre siècle de fer, le siècle de raison,
De cet enfantillage a mûri l'horizon.

*
**

Ce monde est une usine où tout flambe, où tout fume,
Où les marteaux de fer font retentir l'enclume,
Où la pensée active au travail s'enchaîne,
Où les riches sont dieux de ce farouche Etna.
Larmes, tombez ! sueurs, coulez en abondance !
Le travail en ce monde est notre providence :
Cette vache laitière a des pis fécondants
Que nous pouvons têter sans nous user les dents.

GNAFRON.

Bon ! avant de partir, Chignol, tu les assommes.

GUIGNOL.

Non, je fais le bilan de l'époque où nous sommes :
Incandescent foyer en ébullition,
Terrain ensemené de rénovation,
Où l'amour va lutter contre tout égoïsme,
Où l'esprit domptera le matérialisme !
Adieu, Gnafron je pars, et vais devant mes pas
Comme le pèlerin qui se rit du trépas.
Je vais chercher la clé de ce profond mystère
Qui change en ennemis les enfants de la terre ;
Je saurai le pourquoi de nos divisions,
De nos sens effrénés et de nos visions.
Vérité, Vérité ! laisse tomber ton voile !
Mon esprit va fouiller du brin d'herbe à l'étoile !
Je vais interroger la terre, l'eau, le feu,
L'oiseau et l'homme, l'archange et Dieu !
De planète en planète, montant de sphère en sphère,
Je veux me rapprocher du foyer stellifère ;
A source de vie, à la source d'amour,
Je veux boire et connaître où brille le vrai jour !
Quand j'aurai trouvé cette lueur divine,
Je la rapporterai dans toutes ses splendeurs
Pour redonner la vie éteinte dans vos cœurs.
Je vous rapporterai la céleste nouvelle.

GNAFRON.

Allons ! un hanneton lui gratte la cervelle ! ..

GUIGNOL.

Je vous rapporterai non ces mots : Aimez-vous ;
Mais le secret divin de vous faire aimer tous.

GNAFRON.

Alors, adieu les gueux et toutes les racailles.

(Embrassant Guignol au moment où il va franchir le
seuil de la porte)

Si tu prends par St-Just, prends garde aux Antiquailles !

COGNE-MOU.

Pour copie conforme de toutes les satires siné-
rées dans le Journal de Guignol jusqu'à
cette dernière,

BARRILLOT.

Nous avons le regret d'annoncer que de nou-
velles occupations ne permettent plus à M. Bar-
rillot de continuer sa collaboration au *Journal de
Guignol*.

Depuis la création de notre petite feuille, M.
Barrillot y avait publié jusqu'à ce jour des satires
en vers signés COGNE-MOU, dont il revendique la
paternité. Malgré la retraite de ce collaborateur
d'un talent reconnu, cette série d'articles ne sera
pas complètement interrompue.

Des circonstances complètement
dépendantes de notre volonté nous obli-
gent à renvoyer à la semaine prochaine
la suite des articles : LES PUPAZZI
LYONNAIS.

Voici le texte du jugement rendu par le tribu-
nal correctionnel dans notre affaire avec les jour-
nalistes du *Salut* et du *Progrès*.

Attendu que le sieur Max Grassis, en sa qua-
lité de directeur-gérant du *Salut public*, a porté
contre Labaume et Barillot une plainte en diffama-
tion et injures publiques par la voie de la presse, à
raison de divers articles insérés dans les N^{os} des 4,
18 juin, 9 juillet et 5 novembre du *Journal de
Guignol*, qu'il soutient être la propriété de Barillot
et dont Labaume serait l'imprimeur ;

Attendu, en ce qui concerne Barillot, que toutes
les circonstances de la cause démontrent qu'il est
resté étranger à la rédaction des numéros incrimi-
nés ; que s'il a pu et dû être considéré pendant un
certain temps comme propriétaire du *Journal de
Guignol*, il est démontré en fait qu'il ne s'est jamais
occupé sérieusement de la rédaction, et que d'ail-
leurs Labaume reconnaît qu'en fait comme en droit
il doit assumer seul la responsabilité de la pour-
suite ;

Attendu quant aux articles insérés dans les nu-
méros antérieurs au 5 novembre dernier, que ces
articles, quoique regrettables par la forme, ne con-
tiennent contre Max Grassis et son journal l'impu-
tation d'aucun fait diffamatoire ni d'aucune injure
aux termes de l'article 13 de la loi du 17 mai 1819 ;

Attendu d'ailleurs que les articles, les seuls sur
lesquels il serait possible de tenter d'asseoir la
base d'une plainte contre Barillot et Labaume n'ont
été publiés qu'en réponse à une allégation vraie au

fond, mais prématurée, insérée dans un des numé-
ros du *Salut public* ;

Attendu que Max Grassis a lui-même reconnu
dans sa plainte que le seul numéro susceptible d'être
sérieusement attaqué est celui du 5 novembre
dernier, puisqu'il déclare que les articles précédents
ne sont indiqués ou signalés par lui qu'à titre de
renseignements, que si ce n'est pas là une fin de
non-recevoir, c'est au moins un moyen d'interpré-
tation peu sérieux ;

Attendu quant aux imputations contenues dans le
numéro du 5 novembre que, quoique très blâmables,
elles ne constituent pas davantage le délit de diffa-
mation et d'injures publiques ; que ces mots : *por-
tière du grand format, qui met au monde un procès
en diffamation*, ainsi que ceux qui terminent l'ar-
ticle incriminé, n'ont en réalité aucune portée, alors
surtout qu'ils sont adressés à un journal aussi connu
que le *Salut public* ;

Attendu que les organes de la presse, quoique ne
devant pas être confondus, sont dans l'habitude de
ne pas s'effrayer des sarcasmes dont ils feraient
mieux de s'abstenir ; mais qui, dans tous les cas,
eu égard surtout à la facilité de répondre dont ils
usent largement, ne sauraient justifier une plainte en
diffamation ;

Par ces motifs,

Le Tribunal, par jugement contradictoire et en
premier ressort, dit et prononce que Labaume et
Barillot sont renvoyés de la plainte portée contre
eux par Max Grassis, directeur-gérant du journal le
Salut public ;

Attendu quant à la plainte portée par Noëllat,
Palle et Jantet, contre Labaume et Barillot, à raison
de l'article inséré dans le numéro du 5 novembre
dernier, que Noëllat a déclaré s'en désister person-
nellement, sous la réserve des droits de Palle et
Jantet ; que le ministère public ne s'oppose pas à ce
qu'il soit donné acte du désistement de Noëllat ;

Attendu en ce qui touche Palle et Jantet, et ac-
teurs du *Progrès*, qu'ils ne sont point fondés à se
plaindre de quelques expressions plus ridicules que
blessantes qui se rencontrent dans le numéro incrim-
iné du *Journal de Guignol* ; qu'en effet, ces
mots : *pitres de la démocratie* n'ont aucune portée
pour ne pas dire aucun sens pour un grand nombre
de lecteurs ; que quant aux accusations de *ne pas
connaître les règles de la grammaire* et de *n'avoir
en se chargeant de la rédaction de leur journal ga-
gné ni honneur ni considération*, ce sont là de ces
expressions banales trop souvent employées par les
journalistes lorsqu'ils échangent entre eux des ré-
criminations.

Attendu, d'ailleurs, que Labaume ne fait, dans
son numéro du 5 novembre, que répondre à un ar-
ticle du *Progrès*, où ses rédacteurs n'ont pas craint
d'employer ces mots : *polissons de la petite presse* ;
qu'une telle provocation doit suffire pour faire pro-
noncer l'acquiescement de Labaume et de Barillot ;
que si, en général, un délit de diffamation ou d'injure
commis antérieurement ne peut innocenter un délit
de même nature commis par le prévenu, cette
théorie ne doit pas recevoir son application, lorsque
le prévenu ne fait que répondre à l'article lui-même
dans lequel il était inséré ;

Par ces motifs,

Le Tribunal déclare que les prévenus sont ren-
voyés de la plainte portée contre eux par Palle et
Jantet ;

Donne acte à Noëllat de son désistement ;

Condamne les parties civiles solidairement aux
dépens avancés par l'Etat, etc.

L'insertion du jugement qui prononce notre
acquiescement, est une occasion toute naturelle
pour nous de remercier la presse parisienne et
provinciale du concours obligeant qu'elle nous a
prêté dans notre campagne contre le *Salut public*
et le *Progrès*.

Le Temps, la Gazette de France, l'Époque, la Gironde, la Presse surtout qui, cette semaine encore, émettait nettement son avis au sujet de l'appel dont le jugement qui précède est l'objet, — ont pris notre parti avec une spontanéité toute fraternelle.

Enfin, l'Événement, nous a prêté l'aide de son immense publicité pour annoncer notre acquittement. Nous n'attendions pas moins du journal de M. de Villemessant, qu'on retrouve toujours lorsqu'il s'agit de défendre la petite presse si souvent et si injustement attaquée.

Avis-Guignol.

Les personnes qui auraient l'intention de faire un mariage d'argent, sont prévenues qu'il y a des beaux-pères comme celui de M. X. qui à quatre-vingt-neuf ans, se rattachent à la vie par l'étude du violon et de l'accordéon.

* *

Madame, vous croyez qu'en enfermant vos bonnes sous clef vous les rendrez plus sages; sachez bien que les sapeurs ne connaissent pas d'obstacles quand il s'agit d'un cœur et d'un bouillon.

* *

Le Monsieur trop morveux qui s'est permis de ramasser, au Grand-Théâtre, un mouchoir garni de valenciennaise, tombé par mégarde de la poche d'une de ses voisines, est vivement invité à le rapporter à l'ouvreuse des loges de premières galeries, sans quoi on serait forcé de l'envoyer chercher et de publier le nom et l'adresse du susdit Monsieur.

Nous avons reçu une lettre gracieuse du maire de Jobardville, qui invite Guignol à assister aux fêtes.

Guignol est parti pour représenter la presse à Jobardville, et la semaine prochaine il racontera ses impressions au sujet de cette fête de famille dont nous garantissons l'affiche historique.

MAIRIE DE JOBARDVILLE

FÊTE PATRONALE DE ST-PANCRACE

Le Maire de Jobardville donne avis au Public que la Fête patronale de St-Pancrace sera célébrée, cette année, le 17 janvier et jours suivants, avec une pompe depuis longtemps inaccoutumée.

PROGRAMME :

MARDI 23 JANVIER, VEILLE. A 4 heures du soir, la Fête sera annoncée par une SALVE D'ARTILLERIE. — A 5 heures 1/2, on chantera à l'église les complies de Saint-Pancrace.

L'Autorité municipale, escortée par les tirailleurs de la bravade et de la petite guerre, assistera à cette cérémonie, ainsi que le corps de musique et l'orphéon, les tambourins et les délégations des diverses sociétés de la ville, drapeaux en tête.

Après la cérémonie, BÉNÉDICTION DES ARMES, suivie d'une promenade aux flambeaux et d'un grand feu de joie.

MERCREDI 24 JANVIER, JOUR DE LA FÊTE. A l'aurore, nouvelle salve d'artillerie. — A 9 heures, messe solennelle, chantée en musique par l'orphéon. — Après la messe, procession avec bravade et concours de la troupe dirigée par M. Piston, qui exécutera la GRANDE CALVACADE CHINOISE, grands et petits cerceaux et les olivettes à l'anglaise et autres manœuvres amusantes.

Le soir, à 9 heures, grand FEU D'ARTIFICE, préparé par M. CHANDELLEROMAINE, avantageusement connu dans tout le département. Illumination générale, grand Bal, sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

JEUDI 25, à 9 heures du matin, PETITE GUERRE sur la grande Esplanade, commandée par MM. Hyppolite ESTELLE et Léon NÉMORIN.

A 11 heures du matin, PRISE DU FORT DE LA HALLE, suivie du défilé général.

A 1 heure du soir, Course des Chevaux. Prix : une Echarpe de 10 mètres; course des chevaux corses : un superbe Filet; course des hommes : une Echarpe de 10 mètres; course des vieillards de 60 ans et au-dessus : un beau Chapeau. — Le soir, Illumination générale et grand Bal.

VENDREDI 26, sur l'Esplanade, MAT DE COCAGNE, avec des prix divers au choix des plus heureux. — JEU DU TOURNIQUET, une belle Echarpe.

A 1 heure, Jeu des aveugles, prix : un Dindon. — Saut sur l'outre, prix : un Carnier. — Course des hommes dans le sac, prix : une Echarpe. — Course des filles, prix : un Foulard. — Course des enfants, prix : une Ceinture. — Course des enfants avec cerceaux, prix : une Ceinture. — Course des enfants avec la corde, prix : une Ceinture. — Dans la soirée, Illumination générale et grand Bal.

SAMEDI 27, à 9 heures, MESSE SOLENNELLE, suivie de la Procession de St-Pantaléon, avec bravade et le concours des Jeux dirigés par M. Piston.

A 1 heure, Jeu de Boules, prix : 50 francs. Les parties se feront de trois contre trois, et chaque joueur déposera 5 fr. au profit des gagnants. Les trois joueurs devront être de la même commune. Illumination et Bal dans la soirée.

DIMANCHE 28, DANS LA JOURNÉE, grande Calvacade Chinoise et diverses autres manœuvres exécutées par la troupe dirigée par M. Piston. — La journée se terminera par divers autres Jeux très-divertissants, auxquels seront affectés un grand nombre de prix. Le soir, Illumination générale et grand Bal.

LUNDI 22, FOIRE. — Le corps de musique et la société orphéonique de la ville prêteront, pendant toute la durée de la fête, leur concours à MM. les commissaires chargés de la direction des divertissements.

Les personnes qui honoreront la Fête de leur présence trouveront aide et protection auprès des autorités locales, et l'accueil le plus empressé de la part des habitants.

THÉÂTRES.

M. Delestang vient de donner sa démission de directeur des théâtres subventionnés de notre ville.

Dès la semaine dernière, il nous avait été donné de connaître les intentions du directeur; mais nos lecteurs comprendront sans peine que nous nous soyons abstenus de publier cette nouvelle dans notre précédent numéro, avant qu'elle fût devenue officielle.

Maintenant, à quoi attribuer la détermination de M. Delestang? Peut-être à des tiraillements d'administration, où les intrigues de M. Raphaël Félix ne seraient pas étrangères.

Quoi qu'il en soit, nous devons regretter cette démission : M. Delestang, à qui il manquait, — nous l'avons dit déjà, — un peu de goût et d'initiative artistique, était au moins un directeur sérieux et animé de bonnes intentions; — avec lui le public n'avait pas à craindre d'interruption dans ses plaisirs, ni les artistes dans leurs appointements.

Il faut convenir, d'ailleurs, qu'à ce dernier point de vue, le métier de directeur deviendra bientôt aussi difficile que celui de roi d'Araucanie. — On aura beau élever le chiffre des subventions, il n'atteindra jamais à la hauteur des prétentions de certains artistes de l'un et de l'autre sexe.

Autrefois, par un préjugé aussi sot que ridicule, les chanteurs et les comédiens étaient regardés comme de petites gens vivant en marge de la société de bon ton, et s'ils gagnaient un peu plus d'argent que le commun des mortels, c'était une sorte de compensation au manque de considération qu'on leur infligeait sollement, je le répète.

Bachau mont rapporte que lorsque Lekain ou Baron se retira du Théâtre-Français avec une pension de douze mille livres, un vieux général lui dit en pleine figure : « N'est-ce pas honteux de voir un cabotin comme vous « jouir d'une retraite de douze mille livres, quand moi « qui, depuis vingt-cinq ans, verse mon sang pour la « France sur tous les champs de bataille de l'Europe, « je n'aurai jamais la moitié de cette somme. »

« Et comptez-vous pour rien, répliqua l'acteur, le « droit que vous avez de me parler de la sorte? »

Depuis cette époque, on a fichtrement marché; personne, que je sache, n'a le droit d'insulter gratuitement

un chanteur ou un comédien; mais n'empêche que les douze mille livres de Baron feraient pousser un joli éclat de rire à M. Strakosh-Patti.

Et puisque le nom de Mlle Patti arrive naturellement sous ma plume, à propos d'appointement, je ne vois pas pourquoi je me priverais de faire quelques réflexions sur son récent séjour à Marseille.

Je croyais un peu passé le temps où tout un peuple en délire tirait par le brancard, des danseuses et des cantatrices.

Quelques Marseillais fanatiques ont voulu, parait-il, ressusciter cet usage au profit de Mlle Strakosh — pardon, Patti. — Après avoir brisé une vitre de sa voiture et mutilé un chapeau dont M. Patti — pardon, Strakosh — regrette la perte, ces enrégés auraient dételé les chevaux et se seraient affublés de leurs harnais.

M. Strakosh était sur le siège qui les fouettait.

Il est bien évident que Mlle Strakosh — pardon, Patti — est une cantatrice de grand talent, puisqu'elle gagne en une soirée autant qu'un magistrat ou qu'un chef de bataillon pendant une année entière; — mais à quelque degré que puisse atteindre mon admiration, je crois que j'arriverai difficilement à trainer cette jeune personne sur quatre roues, — d'autant plus qu'il me faudrait trainer aussi M. Strakosh.

Or, ce M. Patti — pardon, Strakosh — m'agace d'une singulière façon, depuis surtout qu'il a eu l'idée hautement comique de se rendre aux répétitions à Marseille, — aux lieu et place de Mlle Strakosh — pardon, Patti.

Voyez-vous d'ici Almaviva ou Elvir prenant un baiser sur la main de M. Patti — pardon, Strakosh?

Vous figurez-vous M. Strakosh transformé en Rosine, et chantant :

« L'oiseau saura a a a
« S'échapper de sa caaaage ? »

Je n'ai en aucune façon le désir d'être désagréable à M. Strakosh, — mais je ne saurais lui cacher que, dans l'intérêt de Mlle Patti et pour sa dignité d'artiste, il ferait bien d'effacer un peu sa personnalité et de dissimuler son intervention parfois saugrenue.

Je comprends qu'il soit fier de recueillir une partie des couronnes qui tombent aux pieds de la jeune cantatrice, mais, par contre, il serait peut-être fâcheux pour lui de justifier la qualification de cornac que lui ont donné des gens évidemment malveillants, — et je ne crois pas que Mlle Patti serait enchantée d'entendre dire qu'elle ne peut s'enrhumer du cerveau sans que M. Strakosh ne se mouche, ni prendre un émétique sans que M. Strakosh

FRÈRE JACQUES.

AVIS.

Les personnes qui auraient des communications à faire au sujet de l'INDICATEUR LABAUME sont priées de s'adresser soit aux Facteurs réunis, passage des Terreaux, soit au Bureau de l'imprimerie, cours Lafayette, 5

CORRESPONDANCE

A M. Pique-des-Deux. — Note est prise, vérification sera faite, si, vrai, paraîtra.

A M. Jean-Jean. — Le hasard se charge de te répondre. Nous sommes un peu de ton avis, mais il faut contenter tout le monde.

A M. C. Tourneur. — Merci. Ton renseignement est utile et sera utilisé.

A M. Frise-Moustache. — Merci encore, merci toujours; tu seras satisfait. Mais dis-nous si tu te feras connaître un jour?

A M. Magnou de Moncara. — Le camée sera lu et vérifié. Nos compliments, en attendant, sur la manière dont il est traité.

A M. la Pie. — Même réponse que ci-dessus.

A un canut. — Même réponse que ci-dessus.

A M. Rabotibus. — Tu as eu quelqu'un de tes amis en vue, n'est-ce pas? Dis nous qui c'est, nous sommes discrets.

A Mlle Jeanne Gertrude. — Si tu n'étais pas une faible femme, nous te dirions en bon français que nous ne recevons pas d'argent. Viens chercher tes timbres-poste.

A M. Bonnonnette. — Parle plus au long si tu veux être compris. Bien que très fins, nous ne sommes pas sorciers.

A un carottier. — Merci, Monsieur, de vos compliments; vos vœux passeront probablement un de ces jours.

Le Gérant, E. THOMAIN.